

Paris, 11 rue Soufflot
le 23 octobre 1900



95

Ma chère marquise,
Hier, la concierge du quai
Conti m'a enfin donné de bonnes
nouvelles : une carte reçue par
elle de Madame Roujon, qui pour la
première fois parlait d'un grand mieux.
Des fruits cuits mangés avec plaisir,
le lit poussé près de la fenêtre, tous
ces heureux détails, vous les avez appris
avant moi et plus directement. Mais j'ai
tant de joie à vous les répéter ! Croyez-le.
Cette pleurésie appartient au passé ; y avait

résisté si longtemps, c'est déjà l'avoir
vaincue. Je retournerai demain au quai
Conti, et cette fois-ci j'espère bien entendre
ce mot si désiré: convalescence.

Non, je n'approuve pas Jaures
dans l'affaire des chemins, pas plus
que je ne l'ai approuvé (et je le lui ai
dit à lui-même et devant vous) lors de
la grève des postes ou lors de la campa-
gne en faveur de Liabeuf. Je n'approuve
ni son internationalisme, ni son collectivisme,
ni, je crois, aucune de ses idées politiques:
ce qui revient à dire que je suis d'un autre
bord que lui, d'un autre parti. Mais en
sommes-nous à faire aujourd'hui cette séance

verte que jaurès et un ~~socialiste~~ **96** ~~socialiste~~
révolutionnaire, et qu'il en était un
djà il y a quelque vingt ans? Ne le
saviors-nous pas, et devons-nous, à
chaque incident de la vie quotidienne,
nous étonner s'il n'agit pas comme
ferait un conservateur ou un radical?
Est-ce parce qu'il rêve du "Grand Soir",
est-ce comme révolutionnaire qu'il est
"méprisable"? Soit. Mais alors, ce n'est
pas d'aujourd'hui qu'il est méprisable,
c'est depuis vingt ans. Et cependant,
chaque fois que vous l'avez entendu,
pendant des années, défendre contre vous
telle ou telle de ses doctrines, de celles mêmes
que vous reprouvez le plus fortement et

le plus justement, n'est-il pas vrai
que vous aussi, ma chère marquise, vous
l'avez "admire", — je ne dis point pour
son talent de parole, cela n'est rien —
mais pour sa générosité, pour sa con-
science, pour le bon sans cesse renouvelé
qu'il fait de lui-même à son parti, pour
sa bonté ? n'est-il pas vrai qu'il a su
maintes fois non pas vous convaincre, mais
vous émouvoir, vous persuader qu'à la
racine de chacun de ses actes il y a des
motifs, sophistiques peut-être, mais ab-
solvés et toujours "purs" (comme ditient
ceux de la première Révolution), désintéressés,
loyaux ? Oui, je crois qu'il a manqué de vie



97

où il est entré dans le parti
unifié," où il a accepté sa disci-
pline despotique. Oui, depuis ce jour-là,
(j'ai retenu de vous cette formule) a entre
Hervé qui le hait et Guesde qui le méprise,
il n'est guère autre chose que ce qu'est un
jésuite dans l'ordre des jésuites, un homme
qui a fait vœu d'obéir. Ce vœu, ce fut
certes une grande erreur, mais est-elle
digne de mépris? Qu'il ait conclu ce pacte,
qu'il subisse cette servitude, c'est ce qu'il y
a dans sa destinée d'émouvant, de
douloureux pour ceux qui le connaissent,
de douloureux, qui sait? peut-être pour
lui-même. Je souhaite qu'il se libère,
j'espère qu'il se libérera. Peut-être déjà

a-t-il le dégoût des barbares dont il
est le prisonnier, et peut-être ce dégoût a-
t-il grandi durant cette grève : mais, supposé
que cela soit, pourrait-il lâcher ses amis
à l'heure de leur défaite ? Après cette grève,
qui m'a fait davantage haïr la C. G. T.,
et l'heroïsme et le quetdisme et l'anar-
chisme, je plains davantage Jaures,
et c'est tout.

Tout m'avez dit dans une de
vos dernières lettres que vous mettiez sous
enveloppe une coupure du Temps, où il
était question de moi, et que cet article
« vous faisait plaisir à cause de Claretie »
seulement, votre enveloppe ne contenait pas

l'article en question, sorte que j'ignore
tout à fait de quoi il s'agit. Il faudra
ici à quelques jours ou semaines que
je me hasarde à parler à Charette : partie
perdue d'avance d'ailleurs. — Le livre
m'est arrivé en pleine grève, tout à fait
à point : il n'est pas banal de recevoir un
livre porté par un "renard" !! Et voici
que vous nous amenez un faisceau
encore ! Ma femme se joint à moi pour
vous remercier de toutes ces gâteries et
pour vous souhaiter à Gaesbeck de
bonnes journées de beau temps, de santé,
de tranquillité surtout du côté de
Roujon, et nous vous prions tous deux
ma chère marquise, de vouloir bien agréer
nos sentiments de respectueux et profond at-
tachement.

Joseph Bédier.

